

COMMENT SAINT ÉLOI FUT GUÉRI DE LA VANITÉ.



anibal et Charlemagne, comme Bonaparte, ont franchi les Alpes et à peu près conquis l'Italie; mais derrière eux, effaçant les vestiges de leur passage, les défilés des montagnes se sont reformés, les pics du mont Genève et du petit Saint-Bernard se sont recouverts de neige, et les générations qui ont succédé à celles de leurs enfants, ne retrouvaient aucune trace de la route qu'ils avaient suivie que dans la tradition des localités et dans la mémoire des populations, se sont pris à douter de ces miracles, et ont presque nié les dieux qui les avaient opérés.

Bonaparte n'a pas voulu qu'il en fût ainsi pour lui, et, afin que sa religion guerrière n'eût point à souffrir des ravages de l'oubli et de l'attente du doute, il a fait l'Italie à la France comme une esclave à sa maîtresse; il a étendu une chaîne à travers les montagnes, il a mis le premier anneau aux mains de Genève, sa nouvelle fille, et le dernier au pied de Milan, notre vieille conquête; ce souvenir de notre descente en Italie, cette chaîne dorée par le commerce, cette voie tracée par le passage de nos armées et battue par la sandale d'un géant, c'est la route du Simplon.

Cette route, rivale de celle de Tiberius Nero, de Julius César et de Domitianus, à laquelle chaque jour trois mille ouvriers ont travaillé pendant trois ans, qui grimpe aux flancs des montagnes, franchit les précipices et creuse les rochers, commence à Glys, laisse Brigg à gauche, et s'élève par une pente visible à l'œil, mais presque insensible à la marche, jusqu'au col du Simplon, c'est-à-dire pendant six lieues; c'est un faisceau d'itinéraires et non à nous de dire combien de ponts ou passe, combien de galeries on traverse, combien d'aqueducs on franchit; nous y revenons d'autant plus facilement, qu'aucune description ne peut donner une idée du spectacle qu'on y rencontre à chaque pas, des oppositions et des harmonies qui forment entre elles les vallées de Ganther et de la Saline, et la chute des cascades se réfléchissant aux miroirs des glaciers; à mesure qu'on monte,

la végétation et la vie disparaissent. Ces sommités n'avaient point été faites pour le commun des hommes et des animaux; là, le génie seul pouvait atteindre; là, l'aigle seul pouvait vivre; aussi le village du Simplon, cette conquête artificielle de la vallée sur les montagnes, s'étend-il misérablement, comme un serpent engourdi, sur un plateau nu et sauvage; aucun arbre ne l'abrite, aucune fleur ne le décore, aucun troupeau ne l'anime; il faut tout tirer des bas lieux, et l'on ne voit l'existence renaître, la nature revivre, qu'en descendant ses deux versants; quant à son sommet, c'est le domaine des glaces et des neiges, c'est le palais d'hiver, c'est le royaume de la mort.

Presque en quittant le village du Simplon, on commence à descendre, et, par un effet d'optique naturel, cette descente paraît plus rapide que la montée; d'ailleurs elle est beaucoup plus tourmentée par les accidents de la montagne: tout d'abord elle pivote sur des angles aigus, tantôt elle se roule par mille ondulations autour de la montagne aussi loin que l'œil peut atteindre, et semble le serpent fabuleux qui encercle la terre. D'abord on rencontre la galerie d'Algaby, la plus longue et la plus belle, qui traverse deux cent quinze pieds de granit pour s'ouvrir sur la vallée de Gondo, chef-d'œuvre divin de décoration terrible qu'aucun pinceau ne peut imiter, qu'aucune plume ne peut décrire, qu'aucun récit ne peut rendre; c'est un corridor de l'enfer, étroit et gigantesque; à mille pieds au-dessous de la route le torrent; à deux mille pieds au-dessus de la tête le ciel: la distance est si grande du chemin à la Doveria, qu'à peine l'entend-on mugir, quoiqu'on la voie furieusement écumer sur les rochers qui forment le fond de la vallée; tout à coup un pont léger, d'une architecture aérienne, se présente, jeté d'une montagne à une autre, comme un arc-en-ciel de pierre: il conduit au bout de quelques pas à la galerie de Gondo, longue de sept cents pas, éclairée par deux ouvertures.

En face de l'une d'elles on lit ces mots, écrits par une main habituée à graver des dates sur le granit